

GAËTAN  
ROUSSEL

Dire au revoir



101

tardé. Parlé pour ne rien dire. Écouté sans vraiment entendre. Je n'arrivais pas à partir.

J'ai fini par quitter la fête. Je n'arrivais pas à commander de taxi. Je suis sortie dans la rue espérant en trouver un rapidement. Ce ne fut pas le cas. J'ai hélé la première voiture que j'ai croisée. Une ambulance.

Trop de monde à qui dire bonsoir, per-sonne à qui vraiment dire au revoir.

## L'accoudoir

Le fauteuil n'avait qu'un accoudoir. Le gauche. Il avait perdu son bras droit. Depuis au moins six mois. Six mois, le temps depuis lequel nous lui passions devant. Un peu curieux. Un peu indifférents. Un peu amoureux. En fait attirés, tout simplement.

Le dépôt-vente était immense. Long. Large. Profond. Un hangar. Il y faisait très chaud l'été. Il y faisait très froid l'hiver. L'hiver comme l'été, tout y était laid.

La promenade était belle. Longue de deux heures, elle permettait de dire bonjour à la nature. Ce vert de la nature. Jamais le même. Toujours changeant.

La maison était à nous depuis un an. L'hiver comme l'été, elle était belle. Elle formait un U. Une aile habitée, une aile en passe

d'être rénovée et une aile abandonnée. Elle formait un L en fait. Elle aussi n'avait en réalité qu'un accoudoir. Le gauche également.

La promenade partait de la maison, se perdait dans la nature, passait devant le dépôt-vente et revenait à la maison.

Le fauteuil n'avait donc qu'un accoudoir, qu'il nous tendait. Ce fut notre premier achat en euros. Trente euros. Je me demande encore pourquoi. Peut-être parce qu'il ressemblait à la maison. Et notre amour commençait à lui ressembler. Banal. Comme sur un pied. Banal.

Nous avions acheté notre maison un an plus tôt. Au printemps. En francs. La nature était pâle alors. Mais souriante. L'année, nous l'avions passée à faire des allers-retours dans cette belle région du Perche. Pour être dans notre maison. Dedans. Au chaud. À l'intérieur. Mais la température intérieure baissait depuis six mois. La température extérieure, elle, augmentait depuis six mois.

Le fauteuil avait pris sa place dans l'aile habitée. Toujours usé. Toujours manchot. Nous avions son bras droit. Mais personne

ne prenait le soin de le lui remettre. Tout juste si parfois nous le lui remettions pour le plaisir des yeux. Il tenait quelques secondes et retombait. Il restait alors sur le sol. Un peu. Beaucoup. Parfois longtemps. Puis l'un de nous avait la gentillesse de le reposer sur l'assise. Une assise confortable. Mais usée. Très usée. Le fauteuil avait besoin d'aide. D'amour. D'un spécialiste.

À basse température, les choses se figent. Puis cassent.

Nous avions perdu le contact. L'accroche. L'impact. Nous avions égaré le compact. L'approche. L'exact. Le manque de point d'appui nous écrasait. Ensevelis par le vide et le rien, nous étions devenus liquides, anciens. L'autre n'était pour l'un qu'un soutien sans accoudoir à l'image de ce fauteuil borgne sans espoir.

Nous avons vendu la maison dix-huit mois après son achat. Un jour de décembre. Aux premiers visiteurs. Dès la première visite. Au prix. Et avec les quelques meubles dont nous avions fait l'acquisition. Le fauteuil manchot était sur la liste.

Lors de cette première visite, les futurs propriétaires ont eu un soupir d'aise en

entrant dans la maison. Et de soulagement.  
« Il fait bon ici. » Pardon ? Bon ? Ici ?

Ils disaient bonjour, simplement, quand nous disions au revoir.

19

## La maladie

Écrire ne m'était jamais venu à l'esprit. Être malade non plus. Aujourd'hui je suis malade. Et j'écris.

À mon arrivée à l'hôpital, le hall m'a paru immense. Les étages nombreux. Ma chambre toute petite. Mais la chose qui me reste en tête est tout autre. Elle est toute petite, comme ma chambre, mais immense, comme le hall. C'est ma rencontre avec Adrien.

L'étage où nous vivons, mes compagnons de doute et moi, possède un espace commun. Un espace à nous. Un foyer central. Un nid familial.

C'est là que j'ai rencontré Adrien pour la première fois. Adrien avait huit ans. Un